

Max-Pol FOUCHET parle de la revue FONTAINE

SUR LE SEUIL

Longtemps il m'a semblé normal qu'une revue de poésie, disparue pour des raisons matérielles, passe du souvenir à l'oubli, et naturel qu'elle y consente, tout comme les graines s'abolissent dans les moissons, et comme le veut la vie.

En quoi je me trompais, du moins en ce qui concerne Fontaine.

De son cours, arrêté depuis trente ans, j'ai dû constater les résurgences. Au hasard de rencontres, j'entendais parler d'elle.

Certains exprimaient leur regret de sa perte, leur désir de son retour. D'autres cherchaient les exemplaires absents de leur collection, m'écrivaient pour me demander où les trouver, alors que vainement je m'efforçais moi-même de les découvrir. La plupart refusaient de se priver de numéros pourtant réclamés par des bibliothèques publiques, notre Nationale en particulier.

Une jeune Allemande, un érudit des Etats-Unis lui consacraient des thèses. Cette existence posthume ne laissait pas, je l'avoue, de m'étonner. Elle m'apprit ce qu'était Fontaine.

Que son souvenir fût inséparable, pour beaucoup, du temps où des chaînes pesaient sur la France et l'Europe me paraissait logique. Comme Messages de Jean Lescure, Poésie de Pierre Seghers, Confluences de René Tavernier, les Editions de Minuit de Vercors, elle avait fait de son mieux contre le pire. La première à refuser, dès juillet 1940, noir sur blanc, non seulement la défaite, mais plus encore la mentalité de défaite, elle n'avait cessé de convoquer l'humanisme contre l'inhumain, de demander à la poésie un ressourcement de l'espoir, une illustration et une défense de la liberté. Ceux qui connurent le joug et le refusèrent pouvaient donc ne pas l'oublier.

Où je m'étonnais, c'était quand d'autres, plus jeunes ou très jeunes, qui n'avaient pas vécu l'épreuve, me parlaient de la disparue, soit qu'ils eussent découvert un numéro de rencontre, soit que par leurs aînés ils en connussent le caractère et le rôle. Il y avait eu cette revue nommée Fontaine, tout entière attachée à la poésie qu'ils aimaient, et se servant de la poésie comme d'une arme... Je me demandais parfois s'il ne s'agissait pas d'une légende, bien supérieure à la réalité, et j'aurais fini par le croire si, dans le tumulte lyrique de mai 68, un étudiant de Lettres ne m'avait dit : « Ah, si nous avions, aujourd'hui, une Fontaine... » Il ne savait pas de quelle joie il me comblait.

[...] situer la petite histoire de Fontaine dans la grande histoire convulsée de notre temps. De celle-ci nous avons à la fois bénéficié et pâti. Tantôt elle nous aida, tantôt nous entrava. Nous reçûmes d'elle le bénéfice de savoir ce qu'il nous fallait défendre, cependant que le mécanisme de ses censures s'opposait à nos paroles. La lutte valait la peine d'être menée, mais d'autres peines la menaçaient. Nous vivions, mais chaque soir, nous nous sentions plutôt survivre. Un numéro paru semblait un miracle, mais à quoi ressemblerait l'avenir, c'était la question. La poésie était notre maquis, d'où nous narguions l'ennemi, mais ce dernier nous tolérerait-il longtemps ? Puisque nous étions innocents de l'horreur, il nous fallait admettre que nous lui devons l'audience accordée à la poésie, le mariage de celle-ci avec un peuple d'ordinaire indifférent, et du même

coup, ne le cachons pas, l'importance de nos revues, dont les pages étaient des palimpsestes où les lecteurs déchiffraient la louange de la liberté, la certitude de la libération. De 1940 à 1944, nous eûmes la chance non seulement, pour la plupart d'entre nous, de ne pas mourir et de ne pas subir le destin d'un Desnos, d'un Max Jacob, d'un Fondane, d'un Jacques Decour, de tant d'autres, mais encore d'être la petite flûte vers laquelle, parmi le fracas des bombes et les cris des suppliciés, tant de gens tendaient l'oreille. Comparés à ce qu'il faut bien appeler une aubaine, qu'ils se révèlent petits nos « ennuis » d'alors ! Il m'arrive encore, certains jours, de m'en scandaliser.

[...] D'aucuns broncheront peut-être devant ce titre : Les poètes de la revue Fontaine, alors qu'à côté de nouveaux poètes se trouvent ceux que l'on connaissait déjà et publiait avant la guerre, dans d'autres périodiques. Si ces poètes ne naquirent pas avec Fontaine, du moins leur présence, leur fréquence dans une revue si clairement combative et orientée avaient trop de sens pour qu'on ne les y rattachât pas. Ils étaient « de Fontaine » comme on est d'un équipage, d'une armée. [...]

Diriger une revue ne saurait se limiter à la demande, la réception, la publication de textes, non plus qu'à la lecture attentive des inconnus. Il faut que chaque numéro possède une sorte d'unité interne, en accord avec une ligne générale. Les jours, les nuits que je consacrai, pendant dix ans, à l'harmonie des sommaires comme à leur secrète pugnacité, je ne les regrette pas, d'autant que je n'y serais point parvenu sans le concours d'amis dont je parlerai plus loin. Il y eut ainsi un groupe d'hommes, unis les uns aux autres par l'amour de la poésie et l'exigence de la qualité. S'il est vrai que publier une revue équivaut à écrire les autres aux dépens de soi-même, que l'on sache qu'un tel renoncement apporte trop de joie pour provoquer du regret.

Aujourd'hui, la soixantaine dépassée, sans doute serais-je incapable d'un tel travail et d'un semblable don, mais je mesure, lorsque je regarde la collection Fontaine, le feu qui m'habitait à l'approche de ma trentième année, la flamme dont je nourrissais la revue. Fontaine, pour mes amis et moi-même, ce fut, c'est toujours la jeunesse. C'est pourquoi je suis reconnaissant envers Jean et Michel Breton d'en assurer le relais et de proposer ces pages, à la fois anciennes et sans âge, à la jeunesse présente, dont j'attends, après tant de déceptions causées par mes contemporains, un renouveau, une palingénésie, un réchauffement de l'espoir par la poésie, celle-ci sous toutes ses formes, en particulier la révolte.

Max-Pol FOUCHET